



HAL
open science

ENTRE FLEUVE ET MONTAGNE

Bernard Allanic

► **To cite this version:**

Bernard Allanic. ENTRE FLEUVE ET MONTAGNE: Une approche du monde naxi. Cahiers de Géopoétique, 1994. hal-03085575

HAL Id: hal-03085575

<https://hal.science/hal-03085575>

Submitted on 30 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ENTRE FLEUVE ET MONTAGNE

Une approche du monde naxi

1. AUTOUR DU FLEUVE AU SABLE-D'OR

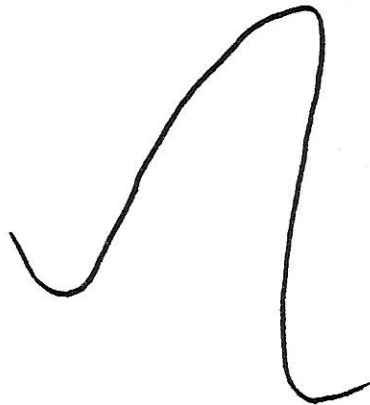
Aux environs du vingt-sixième degré de latitude Nord dans la province du Yunnan, le plus long fleuve d'Asie connu en Occident sous les noms de fleuve Bleu ou de Yangtzi Kiang mais qui est appelé là — encore en son cours supérieur — le fleuve au Sable-d'Or, entame une prodigieuse série de méandres sans lesquels il ne serait pas resté en Chine. Lui qui avait tiré parti des longues failles transversales des monts Hengduan pour jaillir hors du plateau tibétain et filer d'un seul trait vers le sud-est en direction de la péninsule indochinoise, se heurte en effet à Shigu (le «tambour de pierre») à une barrière de pierre et de glace qui le force à changer de cap et à se détourner à jamais de sa route initiale. Cet obstacle n'est autre que la montagne sacrée des Naxi, le puissant massif du Dragon-de-Jade (Yulongxueshan), une douzaine de pics de plus de cinq mille cinq cents mètres d'altitude. Pour les contourner, le fleuve effectue un coude de cent vingt degrés qui lui fait presque rebrousser chemin. Pris en tenaille entre le colosse de pierre à droite et des falaises à peine moins impressionnantes à gauche, son lit se réduit brusquement de moitié. C'est le début de gorges d'une étroitesse et d'une profondeur rares au monde. Par endroits, la largeur du cours d'eau atteint à peine trente mètres pour plus de trois mille mètres de dénivellation entre fleuve et montagnes. Prisonnier au fond de l'abîme, le fleuve au Sable-d'Or semble décupler de colère. Son courant est si impétueux qu'il gronde à des kilomètres alentour. L'écho monte en s'amplifiant dans toute la montagne. Mais il a beau bouillonner de rage et multiplier les rapides, il lui faut patienter plus de cent kilomètres avant de pouvoir s'extirper de sa gangue de pierre. Au lieu dit «Dazeng», un second méandre le fait bifurquer vers le sud, puis un troisième, cent cinquante kilomètres en aval, le propulse cette fois plein est, dans la direction de la lointaine Shangāi.

Ainsi disposés dans la rugueuse topographie du nord-ouest du Yunnan les trois méandres du fleuve au Sable-d'Or dessinent une vaste boucle qui a ceci de remarquable qu'elle enlace presque exactement le territoire naxi. À part certains villages situés dans les vallées du Mékong ou du fleuve Yalong, les Naxi vivent en effet dans la haute vallée de Lijiang, entièrement délimitée par

la boucle du fleuve au Sable-d'Or. Dans sa partie méridionale, la vallée de Lijiang est une large et hospitalière étendue de terre rouge, de lacs et de collines perchées à deux mille quatre cents mètres d'altitude aux pieds du mont Dragon-de-Jade. Vers le nord, ce relief cède la place à de très hautes montagnes de quatre à cinq mille mètres d'altitude, qui vont en s'élevant à mesure qu'on s'approche du fleuve, où les pentes et la dénivellation sont partout très importantes du fait de l'absence de pénéplaine.

Hormis les amples faubourgs de la ville de Lijiang, leur capitale administrative, c'est dans ces montagnes de la frange nord que se sont installés les Naxi. Les versants abrupts y sont sillonnés d'un réseau de sentiers plus périlleux les uns que les autres, longés par des kilomètres de «gouttières» en écorces de pin chargées de conduire l'eau depuis les sources jusqu'aux demeures. Celles-ci, en bois et en pierre, sont bâties par groupes de deux ou trois sur les quelques surfaces planes disponibles. Au-dessus d'elles, les crêtes rocailleuses partent à l'assaut du ciel ; en contrebas, reliés les uns aux autres par de vertigineux sentiers en encorbellement, d'innombrables champs en terrasses édifiés à flanc de montagne plongent à la verticale jusqu'aux abords du fleuve.

Telle est la configuration générale du territoire naxi. Vue du ciel, la boucle du fleuve au Sable-d'Or forme une sorte de pictogramme géant qui, réduit à un unique trait sur les cartes, rappelle le profil d'une vague ou celui d'une montagne :



C'est au sein de ce diagramme, somme toute assez remarquable, que s'est développée une écriture des plus singulières, entièrement aux mains des chamans : l'écriture pictographique *dongba*.

2. DES NOMADES DEVENUS MONTAGNARDS

S'ils forment aujourd'hui une vigoureuse population de montagnards, estimée à trois cent mille personnes en 1990, vivant d'agriculture, d'un peu d'élevage — leurs chevaux sont renommés dans tout le Sud-Ouest chinois — et depuis peu de l'exploitation du bois, les Naxi ont derrière eux un riche passé des nomades.

Comme toutes les populations affiliées au groupe linguistique tibéto-birman, réparties dans les marches du Tibet, ils descendent en droite ligne des nomades Qiang (ou Kiang) de l'antiquité. Il y a plus de deux mille ans, bien avant l'unification de l'empire chinois, leurs ancêtres n'habitaient pas le Yunnan mais d'immenses étendues qui allaient sans discontinuer des pâturages du nord du plateau tibétain — où le fleuve au Sable-d'Or prend lui aussi sa source — jusqu'à la steppe d'Asie centrale. Les anciens textes chinois les décrivaient comme «suivant leurs troupeaux au gré de l'eau et de l'herbe». Chassés de leur terrain de prédilection par les armées de la dynastie des Han occidentaux (206 av. J.-C. – 9 ap. J.-C.), qui souhaitaient pacifier les frontières de l'empire et ouvrir la route de la Soie, les Qiang furent contraints à une longue migration vers le sud et vers l'ouest à la recherche de nouveaux espaces.

C'est ainsi qu'au début de notre ère, certains d'entre eux arrivèrent au Yunnan, après une progression sans doute très lente et très difficile dans les contreforts montagneux de l'Ouest tibétain. Progression qui n'est pas sans rappeler le parcours du fleuve au Sable-d'Or lui-même.

Ce lointain passé nomade permet de comprendre un grand nombre de traditions naxi. Dans l'organisation sociale, il explique notamment la persistance du matriarcat. Déjà attesté chez les anciens Qiang, celui-ci a eu cours à Lijiang jusqu'à l'arrivée d'une administration chinoise au XVIII^e siècle. Il survit encore de nos jours dans les montagnes situées au nord du fleuve au Sable-d'Or, comme auprès du lac Lugu, un magnifique lac d'eau douce perché à 2800 mètres d'altitude, où vingt mille Naxi vivent dans de grandes maisonnées matrilocales, où les chefs de famille sont des femmes. Ce lac est le seul endroit connu dans toute la Chine où des mères bravent les règlements du planning familial pour tenter de mettre au monde non pas un fils mais une fille...

Matriarcat mis à part, c'est dans le domaine religieux que l'héritage culturel nomade est le plus important. Contrairement en effet à leurs voisins immédiats lamaïstes (les Tibétains) ou bouddhistes (les Bai de Dali), les Naxi sont restés foncièrement animistes. Pour eux, nul besoin de temples ni de statues : le monde lui-même est une icône ; tout arbre, toute montagne sont

susceptibles d'abriter une divinité. Leurs ancêtres nomades leur ont transmis le chamanisme et un grand nombre de rituels. Parmi ces derniers, il en est un qui mérite d'être mentionné plus en détail car il apporte des éclaircissements sur le choix opéré par les chamans naxi d'une écriture pictographique comme étant l'écriture la plus adéquate pour noter les textes sacrés, c'est le rituel psychopompe de la «Voie Blanche». La cérémonie funéraire naxi, à laquelle il m'a été possible d'assister en 1991, s'articule autour de l'idée que l'âme du défunt doit rejoindre le pays des Ancêtres sous peine de se transformer en esprit malfaisant. Le chemin pour y accéder est long et malaisé car le pays des Ancêtres au centre duquel s'élève le mont mythique Junaruoluo reliant ciel et terre, correspond au lieu de vie des nomades qiang, quelque part dans le nord-ouest de la Chine. Y aller revient donc à accomplir en sens inverse le trajet de la migration vieille de deux mille ans. Lors des funérailles, tout est ainsi mis en oeuvre pour faciliter le départ et la bonne progression de l'âme du défunt. Pendant l'incinération du corps, on fait brûler un trousseau de vêtements neufs, toutes sortes de provisions dont de l'alcool et du tabac ainsi qu'une liasse de monnaie de papier. Un cheval est offert au trépassé pour accélérer sa course. Surtout, des chamans, au nombre de deux ou trois, sont présents afin de guider le défunt dans l'au-delà. Pour ce faire, ils psalmodient un long chant initiatique censé livrer à l'âme du mort l'ensemble des indications géographiques nécessaires à son orientation dans les ténèbres et toutes les précisions mythologiques indispensables dans la lutte contre les forces de l'invisible. Ce chant est connu sous le nom de chant de la «Voie Blanche» ou du «Chemin Désir».

C'est sans doute pour retenir de tels chants dans leur intégralité que les chamans naxi les ont consignés par écrit à un moment donné de leur histoire. Grâce aux recherches et aux traductions effectuées par J.F. Rock de 1921 à 1968, on sait que l'écriture pictographique fut créée vers le X^e siècle de notre ère, soit dix siècles après l'arrivée des Naxi au Yunnan. Leurs chamans, vraisemblablement des femmes à cette époque, entrèrent alors en contact avec des maîtres bön tibétains. Ceux-ci exercèrent une influence considérable, si bien que les chamans naxi prirent le nom de *dongba*, ce qui en tibétain veut dire «maître». Des pans entiers de la religion étrangère furent assimilés. Devant l'affluence des nouveaux mythes et des nouveaux rituels pour mettre un peu d'ordre dans leur tradition et surtout pour sauvegarder de l'oubli ou du métissage culturel les rites les plus anciens, les chamans naxi se forgèrent leur propre système d'écriture.

3. DES SIGNES DE PIERRE ET DE BOIS

Les manuscrits pictographiques, tels ceux qu'on peut voir dans les musées de Kunming ou de Lijiang, se présentent comme des livrets d'une trentaine de centimètres de long sur dix de large, comportant une douzaine de pages sommairement reliées avec de la ficelle de chanvre. Le papier, fabriqué à partir de l'écorce d'un arbuste poussant entre trois et trois mille cinq cents mètres d'altitude, est épais, solide, et revêt une belle couleur ambrée. Les bords en sont noircis par la fumée et la suie des foyers au-dessus desquels les manuscrits étaient placés pour échapper aux termites. Quelques-uns présentent leur couverture et certaines pages colorisées, mais la plupart ne contiennent qu'une collection de pictogrammes tracés à l'encre noire par de fins stylets taillés dans le bois ou la paille.

En les découvrant pour la première fois, on ne peut manquer d'être surpris par leur grande ressemblance avec les bandes dessinées. Chaque page est en effet quadrillée de vignettes de taille inégale. Il y a un sens imposé pour passer de l'une à l'autre — de gauche à droite et de haut en bas — mais aucune règle pour déchiffrer les pictogrammes à l'intérieur d'une même vignette. Nul agencement par lignes ou par colonnes, une simple succession de dessins qui vont aussi bien seuls que par deux ou trois, ou se chevauchent à plus de dix ou quinze dans une folle exubérance de style.

L'aspect «bande dessinée» tient aussi bien sûr à la forme générale des signes écrits eux-mêmes. Les pictogrammes *dongba* ont beau former un système savamment codifié, ils n'en restent pas moins, pris un par un, autant de vivantes configurations des êtres et des choses. Contrairement aux caractères chinois contemporains, par exemple, ils ne se réduisent pas à un pur assemblage de traits mais chacun possède un graphisme qui lui est propre, graphisme directement inspiré par la forme de l'être ou de la chose à représenter. Caractéristique qui fait de ce système d'écriture une production assez proche des signes chinois archaïques, tels ceux qui ornent les panses des vases sacrificiels des Zhou (XI^e-III^e siècles av. J.-C.).

La tradition naxi indique que l'écriture *dongba* est née d'une patiente et minutieuse observation de la nature, son premier nom, / sər tɕə lɪ tɕə /, signifie : « Voir un arbre, peindre un arbre ; voir une pierre, peindre une pierre ». Cette propension à copier les éléments naturels n'a pas interdit la représentation des idées et des esprits sans lesquels il ne saurait y avoir de littérature religieuse, mais elle a fait que dans le lexique des chamans naxi ce sont les pictogrammes qui se taillent la part du lion.

En voici quelques exemples, tirés du dictionnaire naxi-chinois du lettré naxi Fang Guo Yu. À tout seigneur, tout honneur, je commencerai par

l'évocation des montagnes, lesquelles, environnement physique oblige, sont omniprésentes dans les manuscrits, comme le montrent d'ailleurs fort bien les deux signes «matin» et «soir», représentés par une montagne derrière laquelle dans le premier cas s'élève un soleil et dans le second une lune :

matin

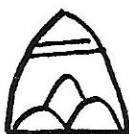


soir



Sur un total de 1450 signes, près d'une cinquantaine décrivent des montagnes soit seules, soit associées à d'autres éléments. Tels de vrais topographes, les *dongba* se sont attachés à la reproduction détaillée du relief et de la géologie distinguant entre les montagnes celles qui sont couvertes :

de rocs



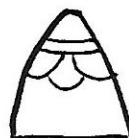
de sable



de forêts



de neige



grisâtres



incandescentes



ou bien mettant en exergue :

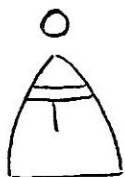
les falaises calcaires



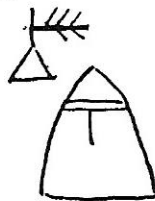
ou de quartz



le sommet



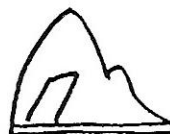
les clairières



les escarpements



les grottes



les vallées



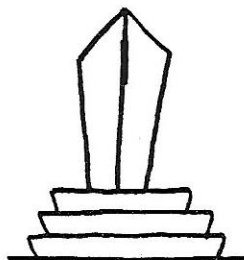
L'inventaire comprend également l'énoncé d'une dizaine de monts sacrés, dont bien sûr le mont Dragon-de-Jade, point culminant de la région de Lijiang (5596 m), siège de la divinité tutélaire des Naxi : le dieu Sando. Il est représenté par un mont enneigé perdu dans les nuages :



Il y a aussi le mont Ganmu (le mont de «l'aigle»), incarnation de la déesse (aux mœurs libertines) des Naxi du lac Lugu, représenté par un sommet «tatoué» d'une tête d'aigle :



Et le mont mythique Junaruoluo, dont le statut particulier de pilier cosmique en fait un mont à part, représenté par le dessin de deux colonnes de pierre érigées sur un socle à trois marches :



On peut continuer cette randonnée rapide dans le lexique *dongba* par des signes reproduisant la flore, particulièrement luxuriante dans la vallée de Lijiang du fait de l'altitude et de la proximité de la zone subtropicale, et la faune.

Les différentes essences d'arbres sont identifiées par leurs feuilles ou leurs fleurs, les espèces animales par leur tête et leurs cornes. Aucun être vivant n'a été oublié pas même les insectes :

l'arbre



la forêt



les branches



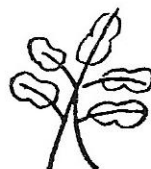
les racines



le pin



le mûrier



le genévrier



le prunier



le rhododendron



le jujubier



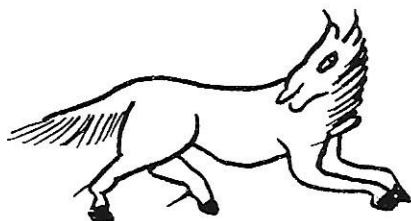
le bœuf



le buffle



le cheval



le bouquetin



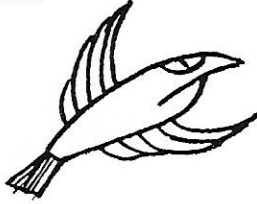
le yack



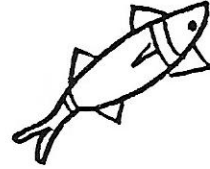
le tigre



l'oiseau



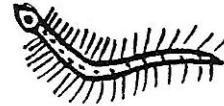
le poisson



le ver à soie



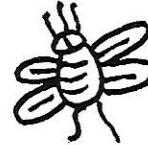
le mille-pattes



l'araignée



le papillon



le moustique



la fourmi



Les chamans naxi distinguent également les humains par la forme des coiffures. Et pour figurer le monde des sentiments et des passions, ils ont très astucieusement élaboré de petites mises en scène parfois assez cocasses :

l'homme



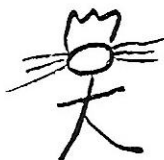
la femme



le Naxi



le sage



le pauvre



le roi



le démon



le tomba



l'amitié



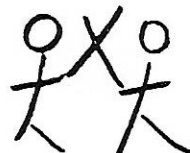
la querelle



l'amour



la rixe



la peur



l'assassinat



Il y a enfin la description des dieux, des démons, des héros mythologiques dont le nombre dépasse de beaucoup la centaine :

le dieu du ciel



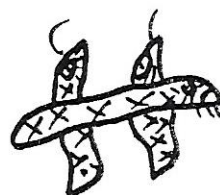
le roi dragon



le dieu
aux 4 visages



le serpent
à 9 têtes



l'oiseau
à tête de lion



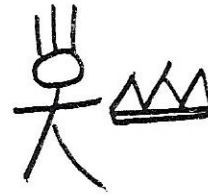
le démon volant



le démon de
l'inondation



le démon
des incendies



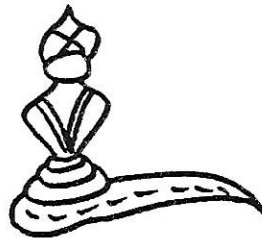
le démon
sans tête



le démon
empoisonneur



Avec ici une mention spéciale à l'esprit qui gouverne la nature, le *Ssu*, présenté comme un être hybride à tête d'homme et à queue de serpent :



Les *Ssu* occupent une place centrale dans la pensée religieuse des Naxi. Demi-frères des humains selon la mythologie, ils habitent eux aussi la terre, où ils logent de préférence dans les points d'eau, les grottes ou les arbres. Les hommes les craignent car ils possèdent le pouvoir redoutable de dérober les âmes de ceux qui les dérangent, pouvoir dont ils usent par exemple à l'encontre des bûcherons trop entreprenants qui violent leur tranquillité.

Cette croyance aux *Ssu* gardiens de la nature faisait que les Naxi avaient traditionnellement à cœur de respecter l'environnement. Pour s'assurer la clémence de leurs demi-frères des forêts, ils évitaient d'abattre trop d'arbres, ne faisaient aucun commerce du bois, se gardaient de souiller les rivières et les lacs. Chaque printemps, les *dongba* dressaient de gigantesques autels en leur honneur.

Tout ceci a pris fin au milieu des années 60, avec l'arrivée des colons han et l'exploitation massive des forêts de conifères. Exploitation qui n'a fait que s'accroître ces dernières années.

4. UNE ÉCRITURE GÉOPOÉTIQUE

Le premier chercheur à s'intéresser de près à l'écriture pictographique des Naxi fut le tibétologue français Bacot, qui au début de ce siècle rapporta en Occident des manuscrits *dongba*. Depuis, près de vingt mille manuscrits ont été recensés et répertoriés de par le monde. En tenant compte des copies, cela a permis de chiffrer la littérature religieuse des Naxi à près de mille cinq cents textes différents, total d'autant plus considérable qu'il ne concerne que la production des deux derniers siècles. La traduction intégrale de cette véritable encyclopédie culturelle apporterait d'incalculables informations sur l'histoire de la pensée naxi et même tibétaine puisque beaucoup de manuscrits traitent du Bön. Mais nous n'en sommes pas encore là car les textes *dongba* posent beaucoup de problèmes aux traducteurs. En effet, toute archaïque et primitive qu'elle ait pu paraître aux linguistes des années 30, l'écriture des chamans naxi fonctionne sur un code complexe qui la rend presque indéchiffrable au commun des mortels. Il y a trois difficultés majeures, et la première tient au faible nombre des signes utilisés. Ne disposant que d'un lexique restreint, les *dongba* associent souvent plusieurs sens à un même dessin. À la manière des rébus, beaucoup de pictogrammes sont ainsi tracés non pour leur signification propre, mais pour la façon dont ils se prononcent, homophones d'entités plus abstraites. Ainsi le dessin du « pied » est régulièrement choisi pour représenter « vouloir » car ces deux mots ont la même prononciation.

À ce premier casse-tête, s'en ajoute un second bien plus épineux car il ne peut être résolu sans la coopération des *dongba* eux-mêmes. C'est celui de l'ellipse. D'une façon générale, pour chaque texte sacré, seulement deux ou trois mots par phrase figurent par écrit. Le reste doit être fourni par la mémoire, si bien que seuls ceux qui connaissent déjà les récits sont à même de les lire. Cette extrême concision fait que les manuscrits ressemblent à de très savants aide-mémoire.

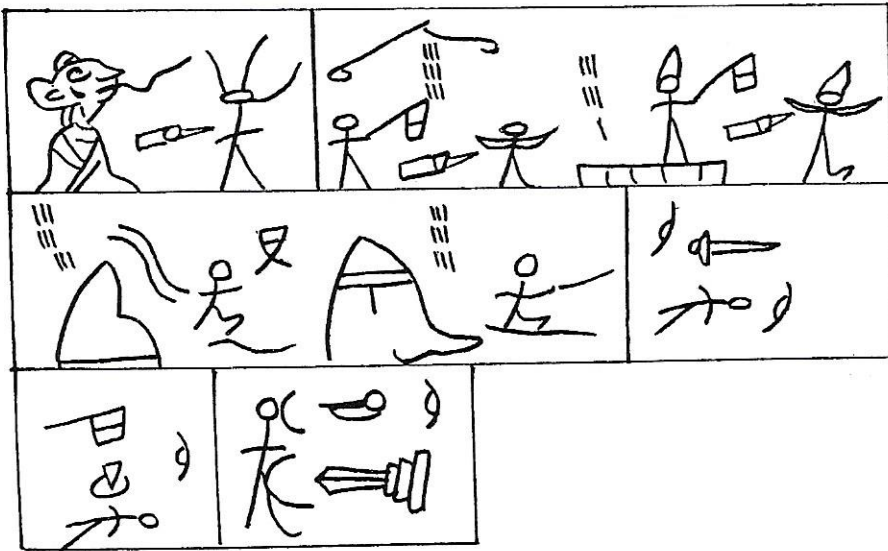
La troisième difficulté tient à l'agencement des signes les uns par rapport aux autres. L'absence de ligne ou de colonne dans les vignettes rend impossible toute lecture linéaire. On ne peut envisager de comprendre comment s'enchaînent les dessins sans passer par un lent et chaotique déchiffrement.

Toutefois cet ultime écueil a un grand mérite : il rend compte de l'étroite correspondance qui existe entre l'architecture des manuscrits et l'agencement du monde réel, du lien ténu entre la typographie des chamans et la topographie du paysage.

Voici par exemple le passage du mythe du Déluge où le héros raconte l'histoire des Naxi. En français, cela donne à peu près ceci :

«Je suis le descendant des neuf frères et des sept sœurs qui séparent le ciel de la terre. Mes ancêtres pouvaient franchir sans fatigue mille sommets et mille montagnes, leurs forces s'en trouvaient décuplées. Mon peuple ? Nul n'a jamais pu le vaincre, on peut le frapper, il ne se brise pas ! On peut vouloir l'exterminer, il ne meurt pas ! Nous pouvons avaler le mont Junaruoluo sans être rassasiés, boire l'eau du fleuve au Sable-d'Or sans être abreuvés ! Voilà quel est mon peuple !»

En voici la version originale :



Pour celui qui a fréquenté les sentes étroites des montagnes du nord du Yunnan, telles celles qui longent les rives du fleuve au Sable-d'Or, où, ridiculement petit devant la puissance des éléments, on se sent comme aux prises avec d'immenses énergies telluriques, où on avance à pas prudents en équilibre parfois très instable au-dessus d'abîmes démesurés, la lecture de passages comme celui-là renvoie inévitablement aux paysages traversés. Si elle est chaotique, c'est simplement que le décor l'est aussi. Nés avec le reste de l'Himalaya dont ils constituent le prolongement sud-est, les monts Hengduan forment un univers qui semble en création perpétuelle, et c'est

d'abord ce monde-là que décrivent les textes *dongba*. Un monde où tout ne fait que descendre et monter, où pour toute ligne on ne trouve que la courbe d'un fleuve et l'horizon déchiqueté des crêtes. En le reproduisant en petit sur le papier, les *dongba* invitent à en faire une relecture complète. Une relecture de type cosmologique.

5. LES DERNIERS DONGBA

«Pays brisé, fleuves et monts demeurent.»

Du Fu

Ni J.F. Rock, ni J. Bacot, ni aucun de ceux qui visitèrent les Naxi au début du siècle reconnaîtraient aujourd'hui la ville de Lijiang. Dans les années 50, l'ouverture de la route reliant la capitale naxi à Kunming et l'achèvement de la ligne de chemin de fer Kunming-Chengdu firent que des milliers de Chinois han quittèrent les campagnes surpeuplées de la province voisine du Sichuan et vinrent s'établir aux pieds du mont Dragon-de-Jade. Une nouvelle ville fut construite à la hâte pour les accueillir ; des dizaines d'immeubles carrés et grisâtres élevés le long d'avenues démesurément larges ceinturent à présent les belles maisons ocre, les canaux, les ponts de pierre et les saules de la vieille cité naxi.

Ce sont tout d'abord ces nouveaux quartiers que le visiteur découvre en arrivant à Lijiang, avec, face à la gare routière, une gigantesque statue de Mao Ze Dong, le bras levé en guise de salut. La sinisation des Naxi va désormais bon train. Commencée dès le XVIII^e siècle avec les réformes bannissant le matriarcat et les rites funéraires traditionnels, elle n'avait touché jusqu'aux années 40 que les environs immédiats de Lijiang. Depuis, elle a gagné les zones les plus reculées. Les multiples campagnes idéologiques qui ont secoué la Chine contemporaine n'ont épargné aucun village. La révolution culturelle est allée partout. Il n'est plus aucune porte de maison naxi où les gardiens du foyer traditionnels — deux blocs de pierre — n'aient cédé la place aux images colorées des soldats de l'armée du peuple et aux sentences de bon augure en chinois. L'une des premières cibles de tous ces mouvements de masse fut : les *dongba*. Sans cesse critiqués, attaqués et condamnés pour «pratiques superstitieuses», les chamans naxi sont restés plus de vingt ans sans exercer. Réhabilités seulement au début des années 1980, leur nombre s'est réduit de façon dramatique, passant en moins d'un demi-siècle de deux ou trois cents à une trentaine actuellement.

En mars 1991, je pus m'entretenir avec l'un d'entre eux. C'était à Dazeng, à l'extrême nord du district de Lijiang, là où le fleuve au Sable-

d'Or effectue son second méandre de cent vingt degrés. Le chaman habitait la dernière maison du village, bâtie à flanc de montagne, en hauteur, à la limite entre les terrasses cultivées et les cimes. Très loin en contrebas, immobiles face aux tourbillons, les silhouettes de quelques chercheurs d'or se détachaient noires sur le sable blanc.

Monsieur He, quatre-vingt-deux ans, le visage le plus merveilleusement ridé qu'il m'ait été donné de voir, se montra très évasif sur les bouleversements dus à la révolution culturelle — il s'était fait caravanier sur la piste de Lhassa. Il était le dernier *dongba* à des kilomètres à la ronde. Il n'officiait plus qu'épisodiquement et n'avait formé aucun disciple. Pendant notre conversation, un fait surtout me troubla. Il marquait beaucoup mieux que tout discours à mes yeux la totale prédominance de la culture chinoise sur la tradition indigène désormais révolue : Monsieur He ne possédait plus de manuscrits. Ils avaient été brûlés ou jetés en pâture aux porcs par les gardes rouges. Le chaman n'avait plus pour écrire qu'un lot de feuilles volantes récupérées ici et là dans les cahiers ou les anciens livres de ses petits enfants. Pour la plupart, elles étaient déjà noircies de caractères chinois. Pour les pictogrammes, ne restaient que les interlignes...

Bernard ALLANIC

BIBLIOGRAPHIE

- Allanic B., *La Voie blanche*, Quimperlé, La Digitale, 1994.
Bacot J., *Les Mo-so*, Leide, E.J. Brill, 1913.
Collectif, *Voyages dans les marches tibétaines*, Paris, Musée de l'Homme, 1989.
D'Ollone H., *Les Derniers barbares*, Paris, Laffite ; 2e éd. 1988, Paris, Youfeng, 1911.
Fang Fuo Yu, *Recueil des pictogrammes naxi*, Kunming, Édition du Peuple (en chinois), 1981.
Jackson A., *Na-khi Religion*, The Hague, Monton, 1979.
Lemoine J., Mythes d'origine, mythes d'identification, in *L'Homme* (n° 101) Paris, EHESS, 1987.
Rock J.-F., *The Ancient Na-khi Kingdom of South-West China*, Harvard Press, (deux volumes), 1947.
Zheng C., *Mythes et croyances du monde chinois primitif*, Paris, Payot, 1989.

Cahiers de Géopoétique

N° 4

Automne 1994

Sommaire

Éditorial, par Kenneth White, 5

Jean-Pierre Pinot : *La projection panocéanique : poésie d'une cartographie*, 9

Kenneth White : *Le littoral atlantique*, 23

Jean-Jacques Wunenburger : *Le pli et la phase, vers un monde en résonance*, 39

Bernard Allanic : *Entre fleuve et montagne : une approche du monde naxi*, 53

Jean Morisset : *Géographies, géographies*, 71

Jean-Paul Auxeméry : *Maximus à l'œuvre, ou la profondeur du champ*, 81

Georges Amar : *Notes cursives sur la joie de l'existence, la grâce des apparences, l'art géopoétique, et ce diable d'homme de Marcel Duchamp...*, 107

Marie-Claude White : *La vague et le vide*, 137

Emmanuel Fillot : *Cartes des rivages de l'Ouest*, 149

Michel Moy : *Éloge de l'étendue*, 163

Kenneth White : *Marée basse à Landrellec*, 177

Illustrations

Emmanuel Fillot : assemblages.

Michel Moy : peintures.

Marie-Claude White : photographies.

INSTITUT INTERNATIONAL DE GÉOPOÉTIQUE